

**La psychanalyse est-elle une vision
d'un « monde où il n'y a rien de plus cafouilleux
que la réalité humaine » ?**

Elie DOUMIT

(147) Je saisis la parole au vol et j'en profite pour enchaîner précisément à partir des problèmes et des questions soulevés par le Professeur G. Fourez, concernant le fait de savoir si dans l'activité scientifique il s'agit de *découvrir* ou bien d'*inventer*.

Est-il besoin de rappeler pourquoi la psychanalyse n'a pas à se soumettre au verdict de cette alternative qui est d'ailleurs aussi vieille que le monde et qui a été renouvelée dans l'épistémologie moderne sous la forme d'un clivage entre, d'un côté, une logique du cheminement hasardeux, tortueux mais supposé conduire l'homme de science vers la formule efficace, opératoire, et, de l'autre côté, une logique où l'on vise à *justifier*, à fonder en raison le corps des formules d'un domaine bien délimité ?

Il ne me semble pas pertinent d'accuser la psychanalyse au *Vel* forcé d'un : ou bien on découvre, ou bien on invente. Certes, la thèse du Professeur G. Fourez est que, dans les sciences, on invente ; il met ainsi l'accent sur une dimension qui a été négligée, à tout le moins réduite à la portion congrue, dans l'épistémologie de K. Popper. Que cette dimension soit requise par le (148)statut même - pour ne pas dire la nature - du discours analytique, cela ne fait aucun doute. Mais ce n'est pas pour aboutir à la même conclusion que le Professeur Fourez, à savoir qu'on ne peut plus parler, ainsi

qu'il le dit, d'une vérité mais de vérités. Ce pluriel est peut-être séduisant pour un psychanalyste, mais il ne traduit pas pour autant la fameuse vérité comme mi-dire de Lacan.

Quoiqu'il en soit, la question primordiale demeure, celle des conséquences réelles du discours scientifique lui-même. Car, que l'homme de science invente ou qu'il découvre, il n'en reste pas moins que les conséquences de son savoir demeurent, pour ainsi dire, imprévisibles pour lui.

Certes, la psychanalyse procède du même statut que celui de la science, et non de celui de la religion. Et, il faut bien dire à cet égard que les analystes rêvent, à l'instar de Freud, d'une psychanalyse qui soit comme la science. Mais cela implique-t-il qu'il y ait alors pour l'analyste la possibilité de n'attacher aucune signification à *ce qui est*, en se mettant ainsi lui-même hors circuit, comme le ferait l'homme de science ? Sinon, comment soutenir la thèse que la psychanalyse est du côté de la science sans sacrifier pour autant le sujet que cette science ne manquera pas alors d'exclure ? Il y a là un paradoxe quant au rapport de la psychanalyse à la science, qu'on trouve exprimé en filigrane, notamment dans le texte *Science et vérité*, mais dont il faut souligner déjà la présence, voire la tension, dans l'oeuvre de Freud où, précisément, le désir de savoir se présente comme étant celui d'un savoir scientifique excluant le sujet et, en même temps, comme celui d'un désir impossible...

D'où l'intérêt, pour nous, de ne pas nous précipiter pour réduire la portée de cette tension dans laquelle il convient plutôt de voir le témoignage des démêlés de Freud avec l'exigence du savoir scientifique, ainsi que les conséquences que cette exigence comporte quant à la place de cet objet inédit qu'est l'inconscient. On comprend alors - grâce à cette tension - le sens du recours de Freud au mythe, à la fiction anthropologique, afin de situer ce clivage, voire le résorber. De sorte que l'on est en droit de se demander, en poussant plus loin l'investigation, si et dans quelle mesure Freud, dans ce recours, a pu éviter à la psychanalyse de produire une vision du monde. On peut se demander en particulier dans quelle mesure ses (149)assertions dans sa septième Conférence n'ont pas parfois l'allure de dénégations. Aussi, importe-t-il d'en suivre les méandres où certaines impasses sont des plus instructives.

En effet, quand on prend en vrac les considérations de Freud sur ces questions, on ne manque pas d'y trouver des

éléments à partir desquels on pourrait développer, extrapoler une vision du monde. Certes, Freud nous met en garde contre le danger d'un glissement vers la métaphysique, ainsi que contre des élaborations qui viendraient revendiquer la psychanalyse sinon comme un fondement, du moins comme un complément. Aussi s'empresse-t-il de préciser dans la septième Conférence que la psychanalyse n'est pas capable de créer de conception particulière du monde : elle doit se conformer à celle que lui offre la science...

Mais quelle sorte de conception la science peut-elle bien offrir qui soit différente des autres conceptions du monde ?

Il y a là un point qui mérite d'être éclairé puisque c'est ce qui va conditionner, de manière paradoxale quoiqu'implicite, toute la réflexion de Freud à ce sujet.

Et, en effet, que dit d'abord Freud de ce rapport à la science ? Il proclame sans cesse, pour la psychanalyse, le statut de science, celui des sciences de la nature *Naturwissenschaft*, avec cette précision de dire que la psychanalyse est une science de la nature, ou affiliée aux sciences de la nature, ne signifie pas pour Freud qu'il ait choisi les sciences de la nature contre les sciences de l'esprit (ou sciences humaines). Pour lui, l'alternative entre les deux sortes de sciences n'a pas lieu d'être, puisque, en fait de scientificité, il n'y a que celle des sciences de la nature qui vaille.

Cela supprime du même coup une difficulté méthodologique. Car la psychanalyse étant supposée tout entière du côté des sciences naturelles, il n'y a plus à distinguer en elle une partie « science de la nature » qui relèverait de la méthode explicative à l'oeuvre dans les sciences physiques, et une partie « science humaine » qui relèverait de l'interprétation, méthode requise dans les sciences herméneutiques.

L'interprétation en psychanalyse n'est, à cet égard, qu'une variante de la méthode explicative : déterminer, par exemple, la signification du rêve, ne (150) doit donc pas déroger au schéma causal explicatif. D'où le souci, chez Freud, de reconstituer l'objectivité des associations, de sorte que le jeu de liberté que peut avoir l'interprétation ne doit jamais oublier la nécessité du schéma explicatif grâce auquel on remonte de l'effet à la cause...

On voit par là combien Freud s'attache à cet idéal scienti-

fique, dont il a fait l'apprentissage dans les sciences naturelles (anatomie, physiologie) et dont la radicalité est telle qu'elle conduit Freud à ne reconnaître quelque crédit aux sciences humaines qu'à la condition de les considérer comme faisant partie des sciences de la nature, c'est-à-dire comme n'ayant qu'une différence de degré avec les sciences de la nature... Dès lors, la tâche véritable d'une science psychologique serait de réduire cette différence, puisqu'il n'y aurait que continuité entre les deux sortes de phénomènes, les deux registres scientifiques.

Bien sûr, cette continuité supposée comporte une conséquence : c'est qu'une science des phénomènes psychiques se trouve, dans ces conditions, condamnée à vivre dans l'attente que la science naturelle, disons le savoir biologique, vienne la relayer, en lui fournissant son substrat matériel. A cet égard, la biologie, ce serait l'avenir de la psychologie... Thèse qui est devenue le mot d'ordre de ce courant scientifique, incarné par ce que l'on a appelé à l'époque le physicalisme mécaniste, auquel Freud, il faut bien le dire, souscrit. Mais jusqu'où ? Ne convient-il pas de répondre jusqu'au bout ? Après tout, il ne faut pas oublier que Freud répugnait à ce que l'on puisse rabattre la science au niveau de la religion et à celui de la métaphysique, comme si ces trois disciplines avaient des droits égaux à la vérité et que, par conséquent, tout un chacun pouvait ainsi librement établir ses convictions et proclamer sa foi...

Pour Freud, cette attitude est insoutenable, bien qu'apparemment tolérante. Elle contribue à nourrir toutes les représentations et les conceptions anti-scientifiques de l'univers.

Mais cela signifie-t-il alors que Freud rejette comme nul et non avvenu tout « au-delà » des sciences ? Nous touchons ici au clivage de la position de Freud car, d'une certaine manière, cet au-delà, Freud le reconnaît à tout le moins comme un lieu d'errance spéculative mais où, dit-il, rien de sérieux ne se joue : c'est le lieu où se fomentent les conceptions du monde.

(151) Il reste que la psychanalyse comporte un bon nombre d'idées spéculatives dont il est difficile de considérer qu'elles proviennent de la seule expérience actuelle. L'investigation analytique ne manque pas de faire appel à ce que Freud nomme « la sorcière métapsychologique », c'est-à-dire précisément à une activité spéculative qui n'est pas étrangère à une certaine production fantasmatique.

A vrai dire, Freud cherche à se préserver d'un double accueil : d'un côté, dans son adhésion à l'idéal scientifique, il essaie de ne pas succomber à la tentation d'un rationalisme qui isolerait la ratio et tournerait donc à vide et, de l'autre côté, il ne veut pas davantage de cette attitude irrationaliste qui réduirait toute théorie à une fiction où ne prévaudrait que l'aspect imaginaire, intuitif, oraculaire.

C'est peut-être cette double exigence qui a fait dire à Freud que la tâche métapsychologique est une tâche ingrate qui lui donne envie d'aller jouer aux quilles, plutôt que de continuer de chercher.

Mais, comme on le sait, Freud n'a pas cédé à cette facilité et il a continué ses recherches, en s'octroyant d'un côté, le droit à l'investigation spéculative – ainsi que l'atteste la production d'un certain nombre d'idées dont le concept de pulsion de mort –, et en maintenant d'un autre côté, l'exigence de scientificité qu'il a héritée de sa pratique anatomico-physiologique, une exigence dont il faut bien dire qu'elle réside dans le fameux schéma d'explication spatial.

Doit-on alors en conclure que Freud maintient ce schéma spatial quand il passe de l'investigation anatomique des corps à celle de l'appareil psychique ? Pas tout à fait ! Ce qui est réellement maintenu, c'est plutôt l'exigence formelle de ce schéma spatial, de sorte que dorénavant il s'agit pour Freud d'éviter soigneusement la tentation de déterminer anatomiquement les localités psychiques. Pourquoi ? Parce que, précisément, de telles tentatives ont radicalement échoué, dit Freud.

Freud va donc traiter ces localisations comme des lieux, et comme des *lieux-métaphores*, avec toutefois cette difficulté que l'idée de lieu, Freud n'arrive pas à la débarrasser de sa connotation spatiale.

Mais alors, qu'en résulte-t-il quant à la spécificité du savoir analytique et (152) celle de son objet supposé inédit ? Ne sommes-nous pas dans une impasse ? Peut-être, mais les impasses chez Freud ne sont pas sans reprises.

Reprenons donc, en soulignant d'emblée cette idée sur laquelle Freud insiste : la psychanalyse, en tant qu'elle se réclame des sciences de la nature, travaille, fonctionne dans un espace bien délimité, celui de *l'inachèvement* de ces sciences. Toute la question est de savoir ce que Freud fait de cet inachèvement, et quelles conséquences il en tire.

Quand il situe en effet la psychanalyse dans la lignée de l'astronomie de Copernic et de l'histoire naturelle de Darwin, il s'agit pour lui d'affirmer une filiation où se dessinent les étapes d'un progrès irrésistible de la connaissance. Mais, quand on fait du darwinisme, par exemple, le pivot d'une vision du monde, Freud ne suit plus. Il s'en tient plutôt aux découvertes de Copernic et de Darwin, qu'il considère comme ayant infligé un coup mortel à l'égoïsme géocentrique et anthropocentrique, en attendant que la découverte de l'inconscient nous inflige la troisième blessure narcissique et consacre ainsi la perte de nos illusions de grandeur.

Mais que penser de ce « progrès de la connaissance », quand on sait combien il peut être générateur de vision unitaire du monde !

Le fait est que l'adhésion de Freud à l'idéal des sciences naturelles comporte pour ainsi dire une limite interne : son scientisme supposé, voire son naturalisme, ne va pas jusqu'à professer, comme on pouvait le faire à l'époque, l'intégration de l'homme dans une nature considérée alors comme un grand *Tout*, c'est-à-dire comme la Nature-Mère.

Il y a là quelque chose qui arrête Freud au seuil des visions du monde et des totalisations métaphysiques... D'où les accents pessimistes sur lesquels débouchent des textes tels que *Malaise dans la Civilisation*, et dont on se demande s'ils ne sont pas liés précisément à ce refus freudien des totalisations.

Mais, ne pourrait-on pas voir dans ces « accents », matière métaphysique à réflexion, à tout le moins une certaine conception de la condition humaine ?

Après tout, rien n'empêche que ces considérations pessimistes ne soient reprises et investies dans un système philosophique...

(153) Seulement, un analyste ne peut d'aucune manière identifier la démarche freudienne à un système métaphysique. Il y a une démarcation qui se situe d'emblée au point de départ.

Nous dirons que la démarche freudienne s'oppose à la démarche métaphysique pour autant que celle-ci postule une adéquation de l'Esprit au Monde et à l'expérience, en se demandant comment cette adéquation est possible. En revanche, pour Freud, il y a d'emblée, discordance entre le psychisme et la réalité...

Pour la métaphysique, le sujet est d'emblée pensé comme étant corrélatif de son expérience du monde, et de son expérience dans le monde. L'adéquation apparaît comme une exigence de la pensée à reconnaître, à ne pas pouvoir ne pas reconnaître son accord avec l'expérience, ou à s'accorder davantage avec le monde et le langage. Pour Freud, au contraire, dès le départ, ce qu'il appelle *Ich*, n'est pas à considérer d'emblée comme un être dans le monde, dans la réalité, mais comme un être dans le plaisir, le *lust*. Originellement, cet *Ich* ne va donc pas dans le sens d'une ouverture à la réalité, mais dans le sens d'une clôture. Freud évoque à cet égard le rêveur pour indiquer que l'appareil psychique tend, de par lui-même, vers l'illusion et le leurre, de sorte que l'accès à la réalité n'étant pas dès le départ accordé, cet accès s'avère précaire, tellement précaire qu'il nécessite, comme on le sait, l'entrée en jeu d'un autre principe, le principe de réalité, ce qui d'ailleurs n'empêche pas cet accès de se caractériser par l'évitement, la défense, voire le refoulement.

En somme, ce que la démarche freudienne inscrit dès le départ, c'est ce qui, dans le champ de la clinique, est d'emblée considéré comme symptomatique, discontinu... Non que le symptomatique comme tel n'existe pas pour les autres discours, celui de la métaphysique aussi bien que celui de la science ; seulement, le symptomatique y est conçu comme étant d'ordre accidentel, contingent. De ce fait, il est censé déboucher sur la possibilité d'une réconciliation ultérieure, grâce à un processus d'intégration où rien ne peut arriver, émerger, qui ne soit déjà symbolisé, sinon symbolisable.

Le réel du symptôme se trouve ainsi forclos dans un processus où l'idée de *norme* exige que le langage doive servir à référer à la réalité, à *ce qui est*, de telle sorte que toute perte y soit impossible et que toute blessure de (154)l'Esprit, comme le dit Hegel, puisse guérir sans laisser de cicatrices.

Ainsi, dire que la psychanalyse est une expérience de discours, ne suffit pas à la spécifier si on ne prend pas en considération le fait que ce discours ne se fonde pas d'une référence trouvée dans la réalité, mais d'une référence impliquée par l'articulation signifiante elle-même. Dès qu'une chaîne signifiante se développe, elle engendre, par son articulation même, une nouvelle *sorte d'objet* qui n'est pas dans la réalité, ou qui ne provient pas nécessairement de la réalité.

C'est en préservant cette dimension signifiante que la pratique analytique a quelque chance d'avoir une consistance autre que de correspondance, et l'interprétation, un effet autre que de suggestion.

Irions-nous alors jusqu'à dire que l'on engage la cure différemment selon que l'on conçoit de telle ou telle manière la référence au langage ? Qu'on pense par exemple à l'analyse de l'homme aux loups, où l'on voit Freud chercher une vérification par référence à la réalité. Son acharnement à vouloir y trouver l'événement traumatisant, procède, nous semble-t-il, d'un schéma où le désir thérapeutique se fait sentir dans l'impératif d'un « Il faut que ça marche, que ça réussisse », c'est-à-dire selon les modalités du discours du Maître, tel que Lacan l'écrit :

$$\frac{S_1}{\$} \rightarrow \frac{S_2}{a}$$

Cette écriture nous montre en effet que la volonté que ça marche se fonde sur une méconnaissance, et que si le discours du Maître, sous couvert de désir thérapeutique, peut avoir quelque effet de suggestion sur le symptôme, il ne peut rien, en revanche, sur le fantasme, et c'est là que l'on peut saisir le sens de la formule : le Maître n'a nul désir de savoir, nul désir de savoir quant au fantasme...

Cela dit, je voudrais revenir sur les questions qui ont été soulevées hier concernant l'importance de la clinique et sur la nécessité d'un recentrement sur la clinique. J'y souscrirais volontiers mais non sans rappeler à ce propos que, s'il n'y a pas, comme l'enseigne Lacan, de clinique en soi, s'il n'y a pas de clinique qui ne relève d'un discours, il convient alors de ne pas perdre de(155) vue celle impliquée dans le discours du Maître qui, du fait du désir thérapeutique, se trouve ainsi impuissante à toucher à la dimension fantasmatique dont se nourrit, paradoxalement, ce discours, ce qui n'est pas sans convier l'analyste à un choix éthique.

Cette dimension du fantasme mérite ici d'être isolée car, par son écriture et la manière dont il est lié à l'objet, le fantasme pourra nous éclairer sur le statut de toute vision du monde.

Qu'on se reporte alors à ce que Lacan en dit dans des formules bien connues, à savoir que le fantasme constitue une

signification absolue, solidifiée, qui semble résister à l'intervention signifiante. On verra ainsi qu'il est caractérisé par une fixité qui n'est pas sans rappeler la fixité et la prégnance que recèle toute vision du monde. On peut même aller jusqu'à soupçonner l'existence d'une équivalence entre l'écriture du fantasme, $\diamond a$, et l'expression « vision du monde ».

Sans développer davantage ce point, je dirai un mot cependant concernant la spécificité supposée de notre manière de théoriser en psychanalyse par rapport à celles qui ont cours dans d'autres disciplines, la science notamment. Nous n'avons là aucun privilège à faire valoir car, pas plus en psychanalyse qu'ailleurs, on n'est à l'abri de l'argument péremptoire et de l'affirmation dogmatique. Et on ne voit pas comment la théorie pourrait alors échapper aux menaces de fermeture et de cloisonnement. Nulle issue donc à ce risque de clôture, sauf peut-être à faire en sorte que le fantasme ne soit le maître de la théorie.